

Homère, ce nous semble, est d'abord tombé dans une erreur en employant le merveilleux. Dans les scènes dramatiques, lorsque les passions sont émues et que tous les miracles doivent sortir de l'âme, l'intervention d'une divinité refroidit l'action, donne aux sentiments l'air de la fable, et décele le mensonge du poète où l'on ne pensait trouver que la vérité. Ulysse, se faisant reconnaître sous ses haillons à quelque marque naturelle, eût été plus touchant. C'est ce qu'Homère lui-même avait senti, puisque le roi d'Ithaque se découvre à sa nourrice Eurycleé par une ancienne cicatrice, et à Laërte par la circonstance des treize poiriers que le vieillard avait donnés à Ulysse enfant.

La reconnaissance est mieux amenée dans la Genèse : une coupe est mise, par la plus innocente vengeance, dans le sac d'un jeune frère innocent ; des frères coupables se désolent, en pensant à l'affliction de leur père ; l'image de la douleur de Jacob brise tout-à-coup le cœur de Joseph, et le force à se découvrir plus tôt qu'il ne l'avait résolu : quant au mot fameux, *Je suis Joseph*, on sait qu'il faisait pleurer d'admiration Voltaire lui-même. Le, *je suis ton père*, est bien inférieur au, *je suis Joseph*. Ulysse retrouve dans Télémaque un fils soumis et fidèle ; Joseph parle à des frères qui l'ont rendu ; il ne leur dit pas *Je suis votre frère*, il leur dit seulement *Je suis Joseph*, et tout est pour eux dans ce nom de *Joseph*. Comme Télémaque, ils sont troublés, mais ce n'est pas la majesté du ministre de Pharaon qui les étonne, c'est quelque chose au fond de leur conscience.

Ulysse fait à Télémaque un long raisonnement pour lui prouver qu'il est son père : Joseph n'a pas besoin de tant de paroles avec les fils de Jacob. Il les appelle auprès de lui ; car s'il a élevé la voix assez haut pour être entendu de toute la maison de Pharaon, lorsqu'il a dit *Je suis Joseph*, ses frères doivent être maintenant les seuls à entendre l'explication qu'il va ajouter à voix basse : *Je suis Joseph, votre frère que vous avez rendu en Égypte* ; c'est la délicatesse, la générosité et la simplicité poussées au plus haut degré.

Remarquons encore avec quelle honte Joseph console ses frères, les excuses qu'il leur fournit en leur disant, que loin de l'avoir rendu misérable, ils sont au contraire la cause de sa grandeur. C'est à quoi l'Écriture ne manque jamais, de placer la Providence dans la perspective de ses tableaux. Tout est grand avec Dieu, tout est petit sans Dieu, et cela s'étend jusque sur les sentiments. Supposez que tout se passe dans l'histoire de Joseph comme il est marqué dans la Genèse ; admettez que le fils de Jacob soit aussi bon, aussi sensible qu'il l'est, mais qu'il soit philosophe, et qu'ainsi au lieu de dire *Je suis ici par la volonté du Seigneur*, il dise, *La fortune m'a été favorable*, les objets diminuent, le cercle se rétrécit et le pathétique s'en va avec les larmes.

Enfin Joseph embrasse ses frères, comme Ulysse embrasse Télémaque ; mais il commence par Benjamin. Un auteur moderne n'eût pas manqué de le faire se jeter de préférence au cou du frère le plus coupable, afin que son héros fût un vrai personnage de tragédie. La Bible a mieux connu le cœur humain. Au reste, la comparaison qu'Homère a faite des sanglots de Té-